

Cahiers de Clio

périodique trimestriel fondé en 1965 par René Van Santbergen
et publié depuis 1985 sous les auspices de l'Université de Liège (Histoire),
en collaboration avec le Centre de Pédagogie de l'Histoire
et des Sciences de l'Homme,
avec l'aide de la Direction générale de la Formation et de l'Enseignement
artistique de la Communauté française

Rédaction

Cahiers de Clio

c/o Franz BIERLAIRE

Université de Liège (Histoire)

3, place Cockerill - B-4000 Liège

☎ (32) 041/66 54 55 / 66 53 83 - Télécopieur (32) 041/66 57 00

Abonnements

(frais d'expédition compris)

Souscription directe

Belgique : 900 FB

Étranger : 1 200 FB

Souscription par intermédiaire

Belgique : 1 200 FB

Étranger : 1 500 FB

Modalités de paiement

à l'ordre de **Clio-Histoire**, 3, place Cockerill - B-4000 Liège

par versement au compte n° 659-3781801-94

ou par mandat postal international (libellé en francs belges).

CAHIERS DE CLIO

édités par la Section d'Histoire de l'Université de Liège

en collaboration avec le Centre de Pédagogie de l'Histoire et des Sciences de l'Homme



Les articles parus dans les *Cahiers de Clio* sont signalés
et indexés dans *Historical abstracts* et *America : history
and life*, Santa Barbara (Californie), American bibliogra-
phical Center - Clio Press.

Les *Cahiers de Clio* sont affiliés à l'Association des
Journalistes périodiques belges et étrangers.

Le Centre de Recherches et d'Études historiques de la Seconde Guerre mondiale organise à l'Université de Liège, le vendredi 17 mars 1995, à 14 h 30, un séminaire sur le thème

La Seconde Guerre mondiale à travers ses expositions

Cette séance, qui aura lieu dans les locaux du Département des Sciences historiques (place Cockerill, 3, 2^e étage, 4000 Liège), sera animée par

Francis Balace, chargé de cours à l'Université de Liège et Vice-Président du Centre.

Y participeront notamment :

Paul Delforge (Institut Jules Destrée) :

« Le Vent de la Liberté » (Welkenraedt);

Alain Krupa (Affaires culturelles de la province de Liège) :

« Nos Libertés retrouvées » (Liège);

Patrick Lefèvre (Musée de l'armée) :

« J'avais 20 ans en '45 » (Bruxelles).

Pour tout renseignement : Chantal Kesteloot 02/287 48 11.

Parmi les autres séminaires organisés par le Centre, dans ses locaux (Résidence Palace, rue de la Loi, 155/B2, 1040 Bruxelles), on signalera :

1^{er} mars, 14 h 30

Herman Van Goethem (UFSIA/UIA) et Jean Velaers (UFSIA/KUB)
Léopold III (1939-1945)

17 mai, 14 h 30

Henry Rouso (IHTP, Paris)
Vichy : le temps de la mémoire, le temps de l'histoire.

Une page du programme d'histoire revisitée :
Érasme et l'Humanisme aux Pays-Bas

La diffusion de la Renaissance et de l'Humanisme doit être enseignée aujourd'hui aux élèves de la 3^e année commune de l'enseignement secondaire. Dans le *Programme d'Histoire. Deuxième année commune* (Organisation des Études, décembre 1984), neuf pages sont consacrées, non pas à cette seule question, mais à tous les aspects « culturels » du XVI^e siècle. Ayant relu ces jours-ci le tout premier numéro des *Cahiers de Clio* (avril 1965), qui consacrait une partie de sa rubrique « Information pédagogique » à Érasme et l'Humanisme aux Pays-Bas, à l'intention des professeurs et des élèves de la « Classe de troisième des humanités », l'idée m'est venue de rapprocher ces deux contributions – le bref aperçu du programme (bibliographie comprise) et l'article d'Edmond Tellier (bibliographie, résumé de la leçon, questionnaire, textes) – du chapitre « Humanisme et Renaissance » de *Racines du futur* (t. II, p. 146-157, Bruxelles, Didier Hatier, 1991).

Le manuel nous en apprend évidemment davantage que le programme : il propose des textes bien choisis (la lettre de Gargantua à Pantagruel, des extraits de la correspondance d'Érasme et de son *Éloge de la Folie*, des pages de Montaigne, de Jean Bodin, de Léonard de Vinci, de Dürer...), beaucoup d'illustrations (portraits, frontispices, cartes, photographies en noir et en couleurs) et des tableaux, dont les formules lapidaires risquent toutefois de mettre les utilisateurs dans l'embarras. Ainsi, par exemple, dans celui consacré aux « Principaux courants humanistes » (p. 146), l'expression « souci du langage cicéronien » : comment ne pas faire référence ici à la « bataille » déclenchée par la publication du *Cicéronien*, ouvrage dans lequel Érasme ridiculisait les « singes de Cicéron » et dénonçait les dangers de l'imitation ? De même, la formule « Socrate devient un précurseur du Sauveur » constitue un raccourci dangereux,

même si, dans un passage souvent cité des *Colloques*, un personnage d'Érasme déclare qu'il peut difficilement s'empêcher de lancer : « Saint Socrate, priez pour nous ». Comme c'est l'usage dans *Racines du futur*, le chapitre est muni d'un « Vocabulaire », où l'on ne trouve toutefois que des termes de musique et d'architecture. Comme les auteurs évoquent « l'image du monde », on aurait aimé y voir figurer les mots macrocosme et microcosme, d'autant plus que la lettre de Gargantua évoque « l'autre monde, qui est l'homme ». Puisqu'il est question de Rabelais, dont tous les historiens s'accordent aujourd'hui à souligner l'évangélisme, pourquoi en rester à une interprétation qui a fait son temps : « La critique attaque, le doute plaisante – et c'est Rabelais... » ? Dans le domaine médical, par contre, il y a du neuf : Ambroise Paré et sa théorie des humeurs remplacent André Vésale et la dissection, pratique à laquelle il est pourtant fait allusion dans deux des textes cités, celui de Rabelais (« par fréquentes anatomies ») et un des extraits des *Carnets* de Léonard de Vinci. D'un manuel édité à Bruxelles, on attendait un peu plus de considération pour le plus célèbre médecin belge de la Renaissance et pour son *De humani corporis fabrica*, dont la Bibliothèque royale vient de célébrer le 450^e anniversaire de la parution¹. Cela dit, que d'informations claires et précises et, surtout, quelle mise en page superbe ! Et l'on peut en dire autant, pour ne pas parler des autres, du chapitre sur les débuts de la Renaissance et le premier humanisme en Italie (p. 102-113).

Le dossier d'Edmond Tellier constitue à mes yeux un document – un document sur ce qu'un bon professeur connaissait sur le sujet en 1965, sur la bibliographie et les textes qu'il pouvait rassembler alors, sur ce qu'il souhaitait transmettre à ses élèves... Le résultat est loin d'être négligeable. À vrai dire, on ne voit rien à ajouter à la synthèse, si ce n'est peut-être le nom de

¹ À cette occasion, le service éducatif de la Bibliothèque royale a publié un remarquable dossier pédagogique sur le rénovateur de l'anatomie que fut André Vésale (né à Bruxelles en 1514) et sur l'impact de son œuvre en physiologie. Les annexes fournissent des renseignements utiles sur la médecine au Moyen Âge, sur la Renaissance, sur les dissections et sur les dessins anatomiques de Léonard de Vinci.

deux grandes figures de l'humanisme dans les anciens Pays-Bas : Juan Luis Vivès (1492-1540) et Francis Cranevelt (1485-1564).

Enfin rassemblés grâce à la Fondation Roi Baudouin, les trois recueils de lettres de Francis Cranevelt, membre du Grand Conseil de Malines, sont aujourd'hui conservés à la bibliothèque de la KUL². C'est dans la maison de ce haut dignitaire des Pays-Bas que Thomas More, introduit par Érasme, loge, quand il est envoyé à Bruges par Henri VIII pour négocier avec l'Empereur, et qu'il lie connaissance avec l'Espagnol Juan Luis Vivès. Brillant intellectuel lui-même, Cranevelt entretient des relations épistolaires avec les plus grands esprits de son temps : sa correspondance (plus de 400 lettres) constitue une source d'un intérêt exceptionnel pour l'histoire de l'humanisme dans les anciens Pays-Bas.

Né à Valence, en 1492, dans une famille de juifs espagnols contraints à embrasser la foi catholique, Vivès étudie à Paris avant de rejoindre l'importante colonie espagnole de Bruges, ville où il se consacre à l'enseignement. En 1517, il est nommé précepteur du jeune Guillaume II de Croy, cardinal et évêque de Cambrai et bientôt archevêque de Tolède, qu'il accompagne à Louvain pour ses études. Dans la ville universitaire, Vivès, bien qu'il ne possède aucun diplôme, donne quelques leçons publiques. Après la mort accidentelle de son prestigieux élève, il poursuit son enseignement dans un climat plutôt défavorable :

« J'ai voulu pour ma satisfaction personnelle commenter ici en public le *Somnium Scipionis*, écrit-il à Cranevelt [...]. Dès que le Recteur et quelques autres délégués entendirent le mot « songe », ils se mirent à rire, car ils étaient, je crois, remplis d'une grande joie en entendant parler de « songe », ce qui évoquait les délices dans lesquels ils se plongent avec tant de volupté. Alors, ils m'ordonnèrent de me présenter devant la Faculté dont relève le livre à commenter. Hier, quand cette sainte Assemblée s'est réunie, un jeune a fait rapport devant les vénérables anciens sur la « Faculté du Songe » et cette journée a été entièrement consacrée à divers avis et

² Voir *La Correspondance Cranevelt*, Bruxelles, Fondation Roi Baudouin, 1990. Les lettres qui ont été acquises récemment sont en cours de publication dans *Humanistica Lovaniensia* (Louvain) : voir vol. 41 (1992), p. 1-85, vol. 42 (1993), p. 2-51 et vol. 43 (1994), p. 15-68.

débats sur le point de savoir de quelle Faculté relève le songe. Celui à qui de telles choses arrivent ne risque-t-il pas d'en devenir fou et celui qui les contemple n'en rirait-il pas ? Crois-moi : il y a ample matière à rire en cette école. »

Quand il écrit ces lignes, qui témoignent du peu de cas que certains professeurs de l'Université de Louvain faisaient de la littérature antique (le *Songe de Scipion* constitue la conclusion du *De republica* de Cicéron et en fut pendant des siècles le seul fragment connu), Vivès fait déjà partie de l'élite intellectuelle des Pays-Bas : ami d'Érasme et de Thomas More, il ne va pas tarder à aller chercher fortune en Angleterre, renonçant pour cela à la chaire qui lui était proposée à l'Université d'Alcala. Professeur de grec à Oxford et précepteur de la jeune princesse Mary, il partagera son temps entre Bruges et l'Angleterre jusqu'à l'affaire du divorce, le climat anglais étant devenu malsain pour les compatriotes de la reine Catherine d'Aragon. Il s'installe alors définitivement à Bruges, sa ville d'adoption, dans un pays qu'il considère comme sa vraie patrie, car, dit-il, « c'est celle que j'ai adoptée de ma propre volonté ». Il meurt en 1540, laissant une œuvre qui fait de lui un des plus grands humanistes du XVI^e siècle, comme en témoignait l'exposition « Vives te Leuven » qui a été organisée à la Centrale Bibliotheek de la KUL, en 1993.

« Entre beaucoup d'autres », Ed. Tellier ne cite, outre Érasme, que deux « humanistes de chez nous » : Juste Lipse, qui enseigna dans plusieurs universités européennes et dont la volumineuse correspondance est en cours de publication depuis 1978, et Nicolas Clénard, qui fit lui aussi une carrière internationale et auquel la ville de Diest vient de consacrer une belle exposition, à l'occasion du 500^e anniversaire de sa naissance. Nicolaus Beka, alias Cleynarts ou Cleynaerts, nom qu'il a latinisé lui-même en Clénardus, d'où l'on a tiré plus tard la forme française Clénard, est en effet né à Diest, dans le Brabant, en 1493. Il fera tout naturellement ses études à Louvain, où, sous l'égide des professeurs du *Collegium Trilingue*, il s'adonnera notamment à l'étude de l'hébreu et du grec, langues qu'il se mettra bientôt à enseigner, tout en commençant à publier des manuels. En 1531, il s'engage par un contrat de trois ans à organiser avec un de ses amis la bibliothèque de Fernand Colomb; il

prend la route de Séville, mais il s'arrête en chemin et résilie son contrat : tout en étudiant l'arabe, il enseigne le grec et le latin à Salamanque, puis au Portugal, de 1533 à 1538. Après un bref retour en Espagne, il se rend au Maroc en 1540, pour tenter d'y réaliser son rêve de « croisade pacifique », destinée à convertir les Musulmans au christianisme. Blessé et malade, il revient en Espagne, où il meurt à Grenade le 5 novembre 1542. On lui doit un nombre impressionnant de livres scolaires, tous rédigés en latin, consacrés à l'enseignement des trois langues – les trois langues de la Bible³. Il a également laissé une abondante correspondance, qui n'a été publiée qu'après sa mort. Parmi les pièces exposées à Diest⁴, on retiendra : un *Psalterium octuplex* de 1516, une lettre autographe de Clénard à l'helléniste italien Jérôme Aléandre, dont il se considérait comme l'élève, une édition plantinienne (1566) des *Epistolae* de l'humaniste diestoïste, dont les pages où celui-ci déplorait la mort d'Érasme ont été coupées, une édition de Tite-Live, dans laquelle figure une note autographe de Fernand Colomb (« *Hunc librum misit mihi nicolaus clenardus anno 1534.* »), une ancienne vue (1612) de Ceuta, au Maroc, où Clénard attendit la fin du ramadan en avril 1540, avant de gagner Fez, où il séjourna de mai 1540 à septembre 1541...

Le choix de textes proposé par Ed. Tellier nous laisse un peu sur notre faim, mais pouvait-on faire mieux, il y vingt ans ? Aujourd'hui, la correspondance et les principales œuvres d'Érasme sont accessibles en traduction française; on dispose même de deux anthologies, celle de Jacques Chomarat dans la collection « Le Livre de Poche » (1991) et celle de la collection « Bouquins » (Paris, Robert Laffont, 1992), dont les quelque deux cents pages d'introduction constituent une mine d'informations. Érasme est en train de redevenir un auteur classique auquel les revues s'adressant aux professeurs de l'enseignement

³ Voir R. HOVEN, *Bibliographie des œuvres de Nicolas Clénard 1529-1700*, 2 vol., Verviers, P.M. Gason, 1981.

⁴ Le catalogue a été publié dans *De Brabantse Folklore en Geschiedenis*, n° 278-279, juillet-octobre 1993.

secondaire consacrent de plus en plus souvent des articles ⁵. Pour l'iconographie, on recommandera le magnifique album de Jean-Pierre Vanden Branden, *La Maison d'Érasme*, coll. « Musea nostra », Bruxelles, Crédit Communal, 1993, mais également la toute nouvelle édition, richement illustrée, du *Journal de voyage aux Pays-Bas pendant les années 1520-1521*, d'Albert Dürer (Paris, Éd. Dédale, Maisonneuve et Larose, 1993). Le journal tenu par Dürer est un document important sur notre pays au début du XVI^e siècle, en particulier sur Anvers où l'artiste allemand fit de longs et fréquents séjours. Une annexe de l'ouvrage est d'ailleurs consacrée à la « capitale culturelle de l'Europe ». Mais c'est évidemment dans le catalogue de l'exposition « Anvers, récit d'une métropole (XVI^e-XVII^e siècles) » que les professeurs d'histoire iront désormais faire leur moisson.

Sur l'humanisme en général, on dispose du bon petit « Que sais-je ? » de Jean-Claude Margolin, *L'humanisme en Europe au temps de la Renaissance*, Paris, PUF, 1981. L'ouvrage récent de Marie-Dominique Legrand, *Lire l'Humanisme* (Paris, Dunod, 1993), présenté comme « l'outil de référence indispensable aux étudiants », est assez décevant, car il néglige les auteurs néo-latins et ne s'intéresse qu'à la France au XVI^e siècle; il fournit toutefois une bonne provision de textes littéraires et de témoignages sur l'humanisme, à toutes les époques. Dans le genre, nous lui préférons *l'Introduction à la vie littéraire du XVI^e siècle* de Daniel Ménager, Paris, Bordas, 1968.

Sur Érasme, il existe quatre excellents livres en format de poche : *l'Érasme* de Marie Delcourt, exploité par Ed. Tellier, a fait l'objet d'une bonne réédition (Bruxelles, Labor, 1986), à l'occasion du 450^e anniversaire de la mort de l'humaniste. L'année même du 500^e anniversaire de sa naissance, deux ouvrages ont été publiés : P. Mesnard, *Érasme ou le christianisme critique*, coll. « Philosophes de tous les temps », Paris,

⁵ À cet égard, on signalera le long dossier publié dans *Espace pour un humanisme européen*, n° 13 (mai 1992), p. 20-36, n° 15 (novembre 1992), p. 20-25, n° 16 (février 1993), p. 21-36 (Éditions du Patrimoine, rue de l'Église, 51, B-4602 Cheratte-Visé).

Seghers, 1969 et L.-E. Halkin, *Érasme et l'humanisme chrétien*, coll. « Classiques du XX^e siècle », Paris, Éditions Universitaires, 1969. Abondamment illustré, *l'Érasme par lui-même* de J.-Cl. Margolin, coll. « Écrivains de toujours » aux éditions du Seuil, date lui de 1965. La plupart de ces monographies étant épuisées, on se reportera à la belle biographie de L.-E. Halkin, *Érasme parmi nous*, Paris, Fayard, 1987.

Parmi les aspects de la vie d'Érasme retenus par les auteurs de manuels, il y a évidemment la dimension européenne du personnage. Ce « citoyen du monde », comme il se nomme, semble en effet ignorer les frontières nationales. Né dans la province de Hollande, à Rotterdam, Érasme ne quitte le territoire des Pays-Bas qu'en 1495, date à laquelle il se rend à Paris pour y entreprendre des études de théologie. Il sort alors de l'Empire pour la première fois et pénètre dans un pays étranger, dont ne fait pas partie Cambrai, où il a séjourné quelque temps en qualité de secrétaire de l'évêque du lieu. Jusqu'à l'extrême fin du X^e siècle, il ne connaît que deux États européens : les « Pays de par-deçà » et le royaume de France. En 1499, il en découvre un troisième : l'Angleterre du roi Henri VII. Il retrouve le continent l'année suivante, partageant son temps entre la France (Paris, Orléans) et les Pays-Bas (Tournehem, Saint-Omer, Louvain). En 1505, il fait un deuxième séjour en Angleterre, avant de revenir à Paris et de prendre, via Lyon et les Alpes, le chemin de l'Italie qu'il aborde par la Savoie : Turin, où il conquiert le grade de docteur en théologie le 4 septembre 1506, a déjà remplacé Chambéry comme capitale de l'État savoyard, mais est encore loin d'avoir choisi sa destinée italienne. L'Italie que découvre Érasme est un champ de bataille en même temps qu'une mosaïque d'États : le duché de Milan, les États de l'Église du belliqueux Jules II, la République de Florence, celle de Venise, le duché de Ferrare, le royaume de Naples, pour n'en citer que quelques-uns. C'est à Bologne, à Venise et finalement à Rome qu'Érasme fait les séjours les plus longs, mais il visite également Milan, Pavie, Florence, Padoue, Ferrare, Sienne et même Naples.

En 1509, Érasme est rappelé en Angleterre, où Henri VIII vient de monter sur le trône. Il y séjournera presque sans interruption jusqu'en 1514, s'autorisant seulement un bref aller et retour à Paris, pour surveiller l'impression de l'*Éloge de la Folie*. Le 8 juillet 1514, il est à la forteresse de Ham, près de Calais, en terre anglaise encore, mais en marche vers Louvain, d'où il compte prendre la route de Bâle, une route qui lui donne l'occasion de traverser pour la première fois un cinquième pays, la Principauté de Liège, et de faire, en août 1514, la connaissance de sa capitale. Le même mois, après avoir remonté triomphalement la vallée du Rhin, il est à Bâle, cité épiscopale entrée dans la Confédération depuis 1501.

Vers la mi-mars 1515, il reprend le chemin de l'Angleterre par l'Allemagne et les Pays-Bas. Arrivé à Londres au début de mai, il repart en sens inverse dès la fin du mois, passant notamment par Bruges, Anvers, Malines, Cologne, Mayence, Spire et Strasbourg. De juillet 1515 à mai 1516, il réside à Bâle. Nommé conseiller de Charles, duc de Brabant, il revient dans les Pays-Bas, où, après un court voyage en Angleterre, il devient un véritable Brabançon, en dépit d'une nouvelle visite en Angleterre (avril-juin 1517), d'un séjour de quelques mois à Bâle (mai-septembre 1518) et d'un voyage sur les bords du Rhin (Aix et Cologne, octobre-novembre 1520), pour assister au couronnement de l'Empereur.

Pendant son long séjour dans les Pays-Bas, Érasme vit surtout à Louvain, mais on le retrouve souvent à Anvers, chez son ami Pierre Gilles, et il s'autorise de nombreux déplacements à Bruges, à Gand, à Malines, à Bruxelles. De la fin mai à la mi-octobre 1521, il s'établit à la campagne, dans la maison d'un chanoine d'Anderlecht.

À la fin de l'année 1521, Érasme s'installe à Bâle, une ville que, jusqu'à son départ pour Fribourg-en-Brisgau en avril 1529, il ne quittera qu'à deux reprises : à l'automne 1522, il séjourne à Constance; en avril 1524, il visite Porrentruy dans le Jura, où réside l'évêque de Bâle, et Besançon, ville de l'Empire, comme Fribourg-en-Brisgau. Érasme passera six années au pied de la

Forêt-Noire, avant de retourner à Bâle, en juin 1535. Il y mourra un an plus tard et sera enterré dans la cathédrale.

Érasme a donc sillonné l'Europe occidentale, séjourné longuement dans plusieurs pays de la Communauté. Si l'on considère qu'il a commencé ses études secondaires à Deventer en Overijssel, qu'il les a terminées à Bois-le-Duc dans le Brabant septentrional, qu'il a entamé ses études universitaires à Paris, qu'il les a poursuivies à Louvain et qu'il les a achevées à Turin, on peut dire qu'Érasme a eu une « éducation européenne ». Par ailleurs, il a vécu dans plusieurs autres villes universitaires célèbres : Orléans, Bologne, Padoue, Cambridge, où il a même enseigné. Qui dit mieux ? Aucun étudiant d'aujourd'hui assurément, mais sans doute bon nombre de ces humanistes du XVII^e siècle qui n'en avaient jamais fini avec leurs chères études, et qui allaient les poursuivre, comme Érasme, là où il y avait des maîtres réputés, des livres en grand nombre et des moyens de subsistance, c'est-à-dire des étudiants débutants à encadrer ou des personnages influents cherchant des collaborateurs.

Ce n'est pas en touriste qu'Érasme parcourt l'Europe, mais en chercheur. Ses voyages sont d'étude, non d'agrément. S'il se rend en Italie, c'est surtout pour achever sa formation d'helléniste, pas pour perdre son temps à découvrir Florence ! Ses nombreux déplacements sont rarement gratuits : tantôt il est en quête d'un mécène ou à la recherche d'un livre indispensable, tantôt il veut être au marbre, quand sortira la première épreuve d'un livre... Parfois, comme au couronnement de l'Empereur, il est en service commandé.

Une vie comme celle-là ne peut être qu'une vie de rencontres. Dès son arrivée à Paris en 1495, le carnet d'adresses d'Érasme ne va pas cesser de s'enrichir de noms, de noms latins certes, mais de personnes de toutes les nationalités : des compatriotes et des Français bien sûr, mais aussi des Italiens, des Allemands et des Anglais. Son meilleur ami à Paris est Fausto Andrelini de Forlì, ses premiers élèves particuliers sont deux jeunes gens originaires de Lübeck et un Lord anglais qui lui fera découvrir l'Angleterre en 1499. Partout où il va, Érasme noue des contacts, il se fait des relations, des amis; il impressionne ses

interlocuteurs, et, surtout après ses premières publications, sa réputation grandit. En veut-on deux signes ? Dès 1502, Adrien d'Utrecht, professeur à l'Université et futur pape, lui propose de donner des leçons publiques à Louvain et, le 6 janvier 1504, à Bruxelles, le jeune humaniste lit à Philippe le Beau un discours de circonstance en latin devant les États de Brabant, qui lui vaudra la reconnaissance de sa valeur et le début de sa célébrité aux Pays-Bas. Érasme n'a pas encore publié ni son *Manuel du soldat du Christ*, ni aucun de ses travaux sur la Bible ou sur les Pères de l'Église; il ne sait même pas qu'il écrira un jour l'*Éloge de la Folie*, cet ouvrage qui assurera sa gloire, comme en témoigne l'accueil qui lui est réservé dans la vallée du Rhin, lors de son premier voyage à Bâle, via Strasbourg, en août 1514; c'est vers la même époque que commenceront à fleurir dans la correspondance qu'il reçoit des formules comme « lumière des belles-lettres » ou « Socrate germain », qui se multiplieront encore après la publication du *Nouveau Testament* : en 1516-1517, Érasme est au sommet !

Si les voyages ont permis à Érasme de tisser dans tous les pays européens traversés un réseau serré de relations et de correspondants, le moindre de ses livres va bénéficier d'une diffusion telle que c'est toute l'Europe intellectuelle bientôt qui va devenir érasmiennne. Des quatre coins de l'Europe, en effet, convergent vers lui les témoignages de respect, d'admiration ou d'affection de lecteurs qui attendent ses livres avec impatience, les dévorent avidement et font allégeance au prince des lettres qu'il est. Ce prince, qui règne par le livre, s'attache ses sujets dès l'enfance en leur proposant des manuels scolaires très appréciés, parce qu'ils mêlent l'utile à l'agréable. La dimension européenne d'Érasme s'explique également par ce travail de formation effectué à la base et par la fascination – le mot est d'un de ses adversaires – que l'humaniste exerçait sur ses jeunes lecteurs !

Cette fascination poussait bon nombre d'entre eux à lui écrire, voire même à lui rendre visite. Recevoir une réponse d'Érasme, avec ses compliments pour la qualité du style, quel honneur et surtout quel sésame ! Quel sésame aussi qu'un petit

mot flatteur au bas d'une lettre que le jeune admirateur qui était parvenu à être reçu par Érasme acceptait d'aller remettre à quelque correspondant illustre. Les lettres d'Érasme fourmillent de recommandations de ce genre, mais c'est à un document extraordinaire sur la vie vagabonde des étudiants pauvres du XVI^e siècle, l'*Autobiographie* de Thomas Platter⁶, que j'emprunterai ma citation. Pour payer ses études à Bâle, Thomas Platter est obligé de travailler comme apprenti chez un cordier : « Je travaillais à m'en faire couler la sueur souvent, quand nous faisions de grands câbles ou d'autres cordages. Alors le maître se moquait de moi et disait : « Si j'avais autant étudié que toi et si j'avais un tel amour pour l'étude, je voudrais que le diable emporte le métier de cordier », car il voyait bien que j'avais un amour particulier pour les livres ». Une fois, Thomas fut surpris à lire en travaillant : « Le maître, raconte-t-il, se montra alors sous son plus vilain jour, il jura : « Palsambleu ! sois maudit ! Curaillon que tu es ! Si tu veux étudier, étudie, ou sinon, fais ton métier ! Ne te suffit-il pas que je te permette d'étudier la nuit et les jours de fête ? Mais il faut encore que tu lises en tordant le chanvre ! [...] Peu à peu, poursuit Thomas, je fis connaissance avec plusieurs étudiants, en particulier avec les élèves du maître Beatus Rhenanus. Ceux-là et d'autres venaient souvent devant la boutique et ils me conseillaient d'abandonner le métier de cordier; ils voulaient me présenter à leur maître pour qu'il me fasse avancer par l'intermédiaire de Messire Érasme de Rotterdam qui me recommanderait à un évêque ou à quelqu'un d'autre [...]. Le très célèbre Messire Érasme s'offrit à m'être utile comme les élèves me l'avaient prédit. Mais, moi, je voulais continuer ainsi avec grand' peine, grand travail, gelant l'hiver, mal nourri et insuffisamment (car le patron était un Souabe malhonnête; il achetait du fromage qui sentait si terriblement mauvais que personne ne voulait le manger et que sa femme devait se boucher le nez. Elle me disait de le jeter, quand le maître ne serait pas à la maison). Ma vie était très rude et mauvaise ». Thomas Platter appartient à cette catégorie

⁶ Traduite en français par Marie HELMER, Paris, Armand Colin, 1964.

d'étudiants itinérants ou errants, redoutés au XVI^e siècle pour leurs rapines, allant de ville en ville, le plus souvent en bande, suivre les cours d'écoles renommées ou de maîtres célèbres. Il réussira, sans recourir à l'aide d'Érasme, qui lui était pourtant acquise, et dont bénéficièrent bon nombre de ses jeunes contemporains.

Érasme, en effet, surtout à partir du moment où il s'installe dans ses meubles, mais même avant, vit entouré en permanence de plusieurs jeunes gens qui sont à la fois ses élèves et ses serviteurs⁷. Au début de la carrière d'Érasme, ces adolescents bénéficiaient de leçons particulières; à partir du milieu des années 1510, ils apprennent sans doute davantage sur le tas, en écoutant les conseils du maître, en l'aidant dans ses travaux, en recopiant ses textes et ses lettres, en lui faisant la lecture. Ces *famuli*, membres temporaires de la *familia* d'Érasme, côtoient les pensionnaires, souvent plus fortunés, qu'Érasme accueille également volontiers : hôtes payants du maître, ces *convictores* remplissent avec une apparente allégresse les mêmes tâches que les serviteurs rétribués; ils sont eux aussi les assistants d'Érasme, ses domestiques, ses messagers...

L'activité débordante d'Érasme, l'extraordinaire productivité dont il fait preuve, ne s'expliqueraient pas sans la *familia*, cette « infrastructure » toujours présente, toujours ouverte, puisque les élèves-serviteurs en mission libèrent temporairement des places, sans cesse renouvelée, puisque la plupart des membres de la *familia*, utilisant leur séjour auprès d'Érasme comme un tremplin, s'en vont bientôt chercher fortune ailleurs, le plus souvent avec la bénédiction et les lettres de recommandation du maître. Et l'on vient de très loin pour avoir l'honneur de servir quelqu'un dont le seul nom vous ouvrira ensuite toutes les portes. Le Gantois Félix Coninx en sait quelque chose, lui qui jouit pendant plusieurs mois de l'hospitalité du duc Jean de Saxe, reçut de lui un cheval de prix et quarante pièces d'or, rien qu'en se donnant comme *famulus* et

⁷ Voir F. BIERLAIRE, *La familia d'Érasme. Contribution à l'histoire de l'humanisme*, Paris, Vrin, 1968.

ami intime d'Érasme. Son ami Frans van der Dilt, après de nombreuses missions pour Érasme à la Cour, finira comme ambassadeur de l'Empereur à Londres. Plutôt que de multiplier les exemples, on citera le témoignage du Polonais Martin Dabrowski : « Auparavant, quand je revenais chez moi, écrit-il, c'est à peine si ma mère – et elle seule – me reconnaissait. Maintenant, je rentre sous les applaudissements de tous, même de gens que je ne connais pas; je suis accueilli avec tous les honneurs, à tel point que j'ai l'impression de n'être jamais revenu dans ma patrie, avant de rentrer de chez Érasme. À mon retour d'un séjour auprès de ce dernier, en effet, je semble de ce fait honorable, doué d'une vertu particulière et, s'il plaît aux dieux, savant même à toutes ces personnes, qui me montrent du doigt en disant : « Voilà le pensionnaire d'Érasme ». » Quant au compagnon de voyage de ce Polonais, Andrzej Zebrzydowski, il devint évêque de Cracovie et chancelier de l'Université, et il fit graver sur sa tombe, dans sa cathédrale, la formule *magni illius Erasmi Rotherodami discipulus et auditor*.

Villes universitaires, Louvain, Bâle ou Fribourg-en-Brigau attiraient les étudiants. Quand Érasme y séjourne, ces villes constituent des lieux de passage obligé, où l'on vient chercher, sinon ses premières « unités capitalisables », du moins des conseils d'orientation et souvent mieux qu'une bourse : « Ta dernière lettre au professeur Conrad Goclenius m'a été des plus utiles, écrit de Louvain Martin Dabrowski. J'ai pu apprécier le poids de ta recommandation : en ton nom, en effet, il m'a reçu avec une extrême gentillesse, il m'a témoigné tant de bienveillance et il m'a rendu tant de services que, si j'avais été son propre fils, il n'aurait pu en faire davantage. S'il ne m'était pas venu en aide, il n'aurait pas fallu longtemps pour que je doive regagner l'Allemagne, non sans avoir perdu et mon temps et mon argent. Personne, en effet, n'aurait osé accueillir un étranger dans sa maison, sans doute parce que certaines personnes ont été si souvent trompées par la perfidie de leurs semblables. Mais lui, par son autorité, a fait en sorte que je sois admis chez n'importe quel citoyen honnête, où j'ai devant moi une table bien garnie et un lit moelleux. Tous ces agréments, je

les dois à la recommandation que trop aimablement – je l'ai lue – tu as insérée au début de cette fameuse lettre : merci, merci mille fois. »

Pour comprendre à quel point la maison d'Érasme constitue un pôle d'attraction en même temps qu'un centre de dispersion, et comme le cœur d'une Europe de la culture qui s'étend du Portugal à la Pologne, de l'Écosse à la Transylvanie, il suffit – si j'ose dire – de lire sa correspondance en faisant attention aux lieux d'expédition des lettres de ses correspondants. Cet extraordinaire carnet d'adresses lui permet de faire office de bureau de placement, de tisser un formidable réseau culturel et idéologique, mais aussi d'être au courant de tout ce qui se passe en Europe. Érasme n'a pas besoin d'aller se promener sur les bords de l'Elbe pour recueillir des renseignements sur les sectes de Bohême, ni d'entreprendre un long et périlleux voyage en Scandinavie pour s'informer sur la religion des Lapons : quand il n'a pas sur place un « correspondant particulier », il peut toujours y dépêcher un envoyé spécial.

Ce qui frappe, lorsque l'on suit les itinéraires des jeunes gens qui gravitent dans l'entourage d'Érasme, mais aussi ceux de la plupart des humanistes, c'est l'extraordinaire mobilité de ces hommes du XVI^e siècle à l'intérieur de l'espace européen. Amoureux des lettres et de l'étude, ils semblent avoir toujours quelque chose à apprendre ou à découvrir. Et pour apprendre, ces hommes de culture courent l'Europe, toujours à la recherche d'un nouvel enseignement, d'un meilleur maître, d'une école plus prestigieuse, d'une bibliothèque aux richesses encore inexploitées, souvent aussi en quête de moyens de subsistance décentes.

Ce qui étonne également, chez tous ces hommes, c'est leur apparente répugnance à s'installer dans un lieu, dans un état, dans une profession. On les sent comme disponibles, ouverts à toutes les propositions intéressantes, à toutes les expériences nouvelles. Ils renoncent à un emploi fixe dans une ville pour aller poursuivre leur formation dans une autre ou pour y faire autre chose, passant allègrement du public au privé ou du privé au public; ils changent souvent d'orientation et n'hésitent pas à

reprendre sur le tard des études longtemps abandonnées. Il y a chez eux une soif de savoir et le désir d'apprendre ailleurs que dans les livres, par le contact direct, par l'expérience, par le dialogue : « J'ai toujours pensé, chers auditeurs, dit le "Trévire" Barthélemy Latomus à ses élèves du Collège de France, que la vraie science n'est pas uniquement livresque, mais qu'elle s'acquiert par l'usage et l'expérience des choses. Aussi n'ai-je jamais regardé comme vrais sages ceux qui, après avoir été formés aux études littéraires, se targuent de leur érudition mais plutôt ceux que l'expérience a instruits et qui ont joué un rôle sur le théâtre de la vie et ont observé la diversité des mœurs humaines et les exemples fournis par l'existence. Cette pensée ne me quittait plus et j'étais d'avis qu'un homme studieux et ouvert ne devait rien négliger qui pût contribuer à approfondir ses connaissances et étendre son champ d'investigation; je compris que je ne pouvais vieillir dans l'oisiveté et mourir sous un toit, mais que je devais m'évader de ma retraite trop sombre et trop étroite et me mettre en route vers la contrée où les paysages sont les plus enchanteurs ». Et Latomus de raconter son année sabbatique en Italie et d'évoquer les cours de droit, les cours de médecine et les leçons sur le *De oratore* de Cicéron suivis à Bologne⁸.

On n'en demande pas tant aux étudiants d'aujourd'hui, et l'on n'attend pas d'eux qu'ils fassent le tour des universités européennes, qui sont d'ailleurs bien plus nombreuses que du temps de Latomus, où la seule université belge était celle de Louvain, très soucieuse de conserver le monopole de l'enseignement supérieur dans les Pays-Bas, au point qu'en 1525, elle obtint de la gouvernante qu'elle fit fermer, quatre mois après son ouverture, la petite Université de Tournai, qui constituait pourtant « une bonne place pour y avoir escoliers estudians des pays voisins en plusieurs facultez tant de théologie que de juriste et médecine », dit le promoteur, comme pour nous rappeler qu'une Université a vocation d'attirer les étrangers et non

⁸ Les *Deux discours inauguraux* de B. Latomus ont été édités et traduits par L. BAKELANTS, coll. « Latomus », Bruxelles, 1951.

d'éviter aux autochtones de s'expatrier en leur permettant d'étudier dans leur jardin⁹ ! La création de Tournai n'a rien à voir avec l'essaimage pratiqué en Belgique dans les années soixante ! Si une autre Université finit par ouvrir ses portes dans les Pays-Bas, ce fut pour des raisons linguistiques et religieuses : Louvain était catholique, mais flamande, et il fallait éviter que les Wallons continuent d'aller étudier en France et en Allemagne, dans des Universités plus ou moins acquises à la Réforme. Ainsi naquit, en 1559, l'Université de Douai, qui fut supprimée en 1793.

Le problème des langues est beaucoup moins crucial au XVI^e siècle que de nos jours, puisque tous les cours universitaires sont dispensés en latin. L'existence d'une langue académique internationale contribue évidemment beaucoup à la mobilité des étudiants. Et cette langue n'est pas une sorte d'espéranto dont il faut acquérir la maîtrise avant de prendre la route, mais une langue qui, dès leurs premiers jours sur les bancs d'une école, a été enseignée à nos étudiants comme une langue vivante, au point qu'elle est devenue comme une seconde langue maternelle.

Contrairement aux boursiers « Erasmus » d'aujourd'hui, les étudiants du XVI^e siècle partent à leurs frais voir si l'herbe est plus verte dans une autre université; ils savent qu'ils devront travailler tout en étudiant, exercer divers petits métiers, donner des leçons particulières, rendre des services, faire des travaux d'écriture, mendier voire même voler pour subsister... Leurs parents eux-mêmes les poussent à voir du pays, à aller tenter leur chance ailleurs, à voler de leurs propres ailes, ce qui est aussi une façon de se débarrasser d'une charge. La mère de Thomas Platter n'avait pas les moyens d'être une mère poule, et c'est pour cette raison autant sans doute que par amour de l'étude que son fils s'intégra très tôt à des bandes d'écoliers. Car on prend la route très tôt, à un âge où nulle fiancée ou nul petit ami ne

⁹ Sur le cosmopolitisme dans nos régions au XVI^e siècle, voir F. BIERLAIRE, *Ubi bene, ibi patria : l'heureux XVI^e siècle ?*, dans *Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique*, Bruxelles, Éd. Vie Ouvrière, 1992.

retient encore au pays. Et si l'on part après s'être établi, l'épouse suit ou, le plus souvent, attend le retour de son éternel étudiant de mari, qui, comme Ulysse, aura fait un beau voyage, mais dans des conditions incomparables avec celles d'aujourd'hui : à pied la plupart du temps, à cheval, en bateau, en charrette, s'il en a les moyens, dans des contrées où les routes, quand elles existent, sont souvent dans un état déplorable, où les forêts à traverser sont sombres à faire peur et grouillent de brigands ou de soldats pillards, où la guerre est partout et la peste jamais très loin et dont les barrières confessionnelles, si elles constituent rarement des obstacles, risquent de vous retomber sur la tête beaucoup plus tard. Le grand Juste Lipse lui-même en sait quelque chose !

Racines du futur propose une carte des correspondants d'Érasme; une carte des lieux d'édition de ses innombrables ouvrages ne serait pas moins éloquente. De Francfort-sur-le-Main et de Lyon, les livres d'Érasme sont en effet diffusés aux quatre coins de l'Europe, où ils sont réédités par les imprimeurs locaux. À cette époque, tout imprimeur qui entre en possession d'un livre d'Érasme, dans une foire du livre ou grâce à la bienveillance de quelque lecteur, peut en donner sa propre édition, sans se soucier du *copyright*, et il arrive fréquemment, par exemple, qu'une édition bâloise originale soit piratée dans plusieurs villes dans les mois qui suivent sa sortie ! Si Érasme bénéficie de tirages exceptionnels pour l'époque (plusieurs milliers d'exemplaires), c'est la multiplication des éditions pirates qui lui permet de toucher un nombre considérable de lecteurs.

Faut-il insister sur le fait qu'Érasme a écrit une œuvre aux dimensions d'une bibliothèque ? Pour s'en convaincre, il suffit de consulter la *Bibliotheca Erasmiana Bruxellensis* de Joseph De Reuck (Bruxelles, 1993). Ce *Catalogue des œuvres d'Érasme éditées au XVI^e siècle et appartenant à la Bibliothèque royale Albert I^{er}* ne comporte pas moins de 634 entrées, 362 pour les œuvres d'Érasme, 177 pour les œuvres d'auteurs édités, traduits ou commentés par lui et 95 pour les ouvrages contenant accessoirement certains de ses textes. Chaque description est

accompagnée d'une reproduction de la page de titre, d'indications sur le contenu et la provenance et de la cote. Certaines pages de titre sont superbes, surtout les plus dépouillées; sur plusieurs d'entre elles, le nom d'Érasme a été raturé; sur une autre, un lecteur facétieux a dessiné des petites têtes à l'intérieur des lettres (n° 123). Les ex-libris attestent notamment de la présence d'Érasme dans les bibliothèques des collèges jésuites, même après sa mise à l'index (Gand, Anvers, Liège...); ils fournissent parfois des renseignements sur le prix de l'ouvrage et de la reliure (n° 67, 148, 223, 230) ou sur ses destinataires : offrant à ses « étudiants en Écriture sainte » une édition de deux lettres d'Érasme, un professeur de théologie précise que « le livre doit passer d'élève en élève » (n° 226). On aimerait en savoir plus sur ce lecteur, qui veut faire partager à ses jeunes auditeurs son amour d'Érasme, ou sur celui qui, en 1603, inscrit les mots « *Nasci, laborare, mori* » à côté de son nom (n° 17).

Ses lecteurs, Érasme les connaît notamment par leurs lettres, mais il lui arrive d'en rencontrer dans les endroits les plus inattendus. Ainsi, à Boppard, en septembre 1518 :

« Quand nous accostons à Boppard et que, tandis qu'on fouille le bateau, nous nous promenons sur la rive, je ne sais qui, m'ayant reconnu, me signala au douanier : « Le voilà ». L'agent des douanes s'appelle [...] Christophe Eschenfelder. Personne ne le croirait si on disait à quel point l'homme gesticulait de joie. Il m'entraîne chez lui; sur une petite table, parmi les formulaires de douane, s'étaient les livres d'Érasme. Il crie son bonheur, appelle ses enfants, appelle son épouse, fait venir tous les amis. Dans l'intervalle, comme les bateliers donnaient de la voix, il leur envoie deux cruchons de vin, puis, comme ils recommençaient à hurler, il leur en fournit deux autres, en promettant que, quand il reviendrait, il ferait grâce du péage à celui qui lui avait amené un tel homme. »

S'il n'hésite pas à soigner sa publicité ou à assurer ses arrières en correspondant avec les plus hauts dignitaires laïcs ou ecclésiastiques, l'humaniste ne dédaigne pas les lecteurs de condition modeste : il restera en relations épistolaires avec son admirateur de Boppard et lui dédiera même un de ses derniers ouvrages. De même, il associera le nom du curé de la petite ville de Porrentruy à sa *Messe votive de Notre-Dame de Lorette* :

« Il ne convient pas que les pasteurs de brebis soient plus sages que les pasteurs d'âmes. Conduis et reconduis, toi aussi, ton troupeau, et tu trouveras des pâturages, de la nourriture, avec le concours généreux, tant privé que public, de l'Évangile. Ne dis pas : « Je ne suis pas docteur en théologie ». Cet enseignement même de Jésus, présente-le au peuple avec bonne foi, et tu verras aujourd'hui aussi des milliers et des milliers d'hommes se rassasier de peu de pains et d'encore moins de petits poissons. »

Expert dans l'art de frapper à la bonne porte, voire de flatter les puissants, et se glorifiant volontiers de leur appui, Érasme sait toutefois garder son franc-parler. S'il dédie ses *Paraphrases* des Évangiles aux quatre plus grands princes de son temps, c'est moins pour en obtenir une récompense que pour leur prêcher la concorde, en leur rappelant que le christianisme est une religion d'amour et de paix. Et si, dans la lettre de dédicace de son édition de saint Jean Chrysostome, il commence par féliciter les rois du Portugal

« d'avoir [...] pacifié si bien par les armes et pour l'immense profit de la Chrétienté un océan naguère interdit à la navigation par les incursions barbaresques, qu'il n'existe guère de mer où la navigation soit plus sûre pour les nôtres, et d'avoir, par la même occasion, avancé la propagation de la religion chrétienne en semant en diverses régions des pépinières de Foi catholique »,

il n'hésite pas à poursuivre, à l'adresse du roi Jean III :

« Si seulement certains, avec leurs monopoles, n'allaient pas discréditer votre attitude si remarquable ! À cause d'eux, à ce que j'apprends, le prix des denrées, loin de baisser, s'est élevé considérablement, malgré la commodité accrue de l'importation, et certaines d'entre elles, comme le sucre, vous arrivent non seulement à haut prix, mais encore falsifiées. Peut-être un jour l'autorité des souverains mettra-t-elle un frein à la cupidité de ces gens; entre-temps, ne refusons pas à vos excellentes intentions les louanges qu'elles méritent. »

Ce texte et les deux extraits cités plus haut sont accessibles dans la traduction française de la *Correspondance d'Érasme* (12 vol., Bruxelles, 1967-1984), qui constitue une mine inépuisable de documents exploitables dans les classes. La lettre à Jean III de Portugal y porte le n° 1800, celle au curé de Porrentruy le n° 1391; quant au récit de la rencontre entre Érasme et l'agent des

douanes de l'évêque de Trèves, il est tiré de la lettre n° 867, dans laquelle l'humaniste raconte à un ami la « tragédie » de son voyage entre Bâle et Louvain, du 4 au 21 septembre 1518. L'intérêt de ce témoignage n'a pas échappé à Ed. Tellier qui en donne malheureusement une mauvaise traduction, tirée d'une brochure de 1942. Pouvait-il faire autre chose ?

Les professeurs d'aujourd'hui ne sont heureusement plus condamnés à chercher leurs textes dans des ouvrages d'amateurs ou dans des morceaux choisis... par d'autres. Sait-on, par exemple, que les *Colloques* viennent d'être traduits intégralement en français par Étienne Wolff (2 vol., Paris, Imprimerie Nationale Éditions, 1992) ? Outre qu'il constitue à la fois le journal d'une vie (celle de l'auteur) et celui d'une époque (l'histoire de ce livre s'inscrit dans 35 années de la vie d'Érasme, de 1498 à 1533), ce recueil de dialogues destinés à aider les jeunes lecteurs à polir leur style et à régler leur vie (la formule figure dans le titre) permet de comprendre comment les pédagogues de la Renaissance s'y sont pris pour tenter de ressusciter une langue morte. On ne peut pas expliquer ce qu'a été l'humanisme de la Renaissance si l'on passe sous silence les efforts déployés par des maîtres d'école souvent obscurs pour propager l'usage quotidien d'un latin correct, puisé aux meilleures sources. Les humanistes des anciens Pays-Bas sont sans doute ceux qui ont contribué le plus à la diffusion de l'apprentissage du latin par l'usage. Vivès aussi a écrit un manuel de conversation à l'intention des apprentis latinistes, et Nicolas Clénard a été un des grands théoriciens, mais aussi un praticien de la méthode directe, notamment lorsque, comme il le raconte à un de ses amis, il dut enseigner le latin au jeune fils d'un négociant de Lisbonne¹⁰ :

« Je lui ai fait un cahier et j'y ai écrit une ou deux petites phrases : – *Salve, domine, ut vales ?* – *Bene, ex animi sententia*. Il les lisait et les répétait de mémoire, quand nous dînions, ou bien il les récitait à haute voix. S'il ne comprenait pas chaque mot en particulier, il s'habituaient néanmoins à dire, dès qu'il me rencontrait : – *Salve,*

¹⁰ A. ROERSCH, *Correspondance de Nicolas Clénard*, t. III, p. 42-45, Bruxelles, 1941.

Domine. Et moi, toujours en latin : – *Et tu quoque. Vales recte ?* Il hésitait sur ce qu'il devait répondre. Comme je ne pouvais moi-même m'exprimer en langue vulgaire, je lui apprenais du geste à dire : – *Ettam, Domine*. Puis, dès le jour suivant : – *Quomodo valet dominus Archidiaconus ? Fecit rem divinam ? Ubinam est ? Domi an in templo ?* Il récitait également tout cela, d'après le cahier. Bien mieux, pour rire et plaisanter, j'y ai même mis un peu de grec. [...] Bref, peu à peu, l'enfant s'est si bien formé par la pratique et par la lecture de ces petits discours quotidiens qu'il comprend maintenant tout ce que nous disons à table. [...] Que ne fera pas ton Jean qui, à la maison, est plus souvent obligé d'entendre parler latin que flamand ? Si c'était mon fils, il ne toucherait pas à la grammaire avant d'avoir appris la langue par l'usage. Il est dans sa septième année. Qu'on écrive pour lui, chaque jour, quelques phrases sur ce qui se passe à la maison : – *Ioannes, ubi est mater ?* – *In culina*. – *Quid agit ancilla ?* – *Concinnat lectos*. [...] De quels tracassas tu délivreras l'enfant, si tu l'instruis par cette méthode ! Évite cependant les longs discours. Que la phrase soit toujours achevée en six ou sept mots ! Ensuite, que tout soit rédigé en forme de dialogue. Si même, à chaque page, il n'y a que des fragments de dialogues, cela n'a pas grande importance. »

C'est aux humanistes de la Renaissance – faut-il le rappeler ? – que l'on doit les humanités, cette forme d'enseignement renoué dont les jésuites seront les grands propagateurs. S'ils réussirent à tuer le latin médiéval, ils échouèrent toutefois dans leur tentative de garder vivantes les austères réalités didactiques de leur classicisme renoué : avec la complicité des imprimeurs, les humanistes ont purifié le latin au point d'en faire une langue morte, explique fort bien M. McLuhan dans *La Galaxie Gutenberg*, coll. « Idées », t. II, p. 413-415, Paris, Gallimard, 1977. Ils ne ménagèrent pourtant pas leurs efforts pour tenter de maintenir en vie une langue qui, pour beaucoup d'entre eux, était devenue une seconde langue maternelle et l'adapter aux réalités de leur époque. Érasme, dans un ouvrage retentissant, *Le Cicéronien*, publié en mars 1528, fut un des premiers à tirer la sonnette d'alarme et à crier haut et fort que les temps avaient changé et que la langue de Cicéron était incapable d'exprimer toutes les réalités nouvelles, en particulier celles du christianisme :

« Depuis quelque temps s'est manifestée une nouvelle sorte d'ennemi : ils supportent mal que dans la bonne littérature résonne le nom du Christ, comme si toute l'élégance était enfermée dans le paganisme. À leurs oreilles, *Jupiter Optimus Maximus* sonne mieux

que Jésus-Christ Rédempteur du monde et il est plus doux de parler des pères conscrits que des saints apôtres. [...] Selon eux, il est plus honteux de ne pas être cicéronien que que ne pas être chrétien, comme si Cicéron, s'il pouvait revivre maintenant, ne serait pas obligé, pour parler de sujets chrétiens, de s'exprimer d'une manière différente, de renoncer aux termes en usage à son époque, puisque la fin de l'éloquence consiste à s'exprimer d'une manière adéquate ».

(*Correspondance d'Érasme*, n° 1885).

C'est à des textes comme celui-là que le professeur doit avoir recours s'il veut expliquer à la fois le « souci du langage cicéronien » évoqué dans le manuel paru chez Hatier, mais surtout les dangers et les limites du retour aux sources pratiqué par les humanistes de la Renaissance. Quant au rappel à l'ordre d'Érasme, il permet de mieux comprendre la prodigieuse inventivité lexicale dont firent preuve les humanistes. Dans son *Lexique de la prose latine de la Renaissance* (Leyde, Brill, 1993), René Hoven recense 7100 mots non signalés par Gaffiot et environ 1400 termes mentionnés dans ce dictionnaire, mais employés par les humanistes dans un sens différent. Est-il besoin de souligner l'importance de ce nouvel instrument de travail appelé à figurer dans toutes les bonnes bibliothèques entre le Gaffiot et le du Cange ? Il est dû à un chercheur belge qui, depuis de longues années, tel l'abeille dont parle Érasme, butine dans les jardins fleuris de la littérature néo-latine.

Parmi les innombrables découvertes que l'on peut faire dans le *Lexique* de René Hoven, il y a les mots forgés par les humanistes pour désigner le monde et les hommes du livre : *bibliographus* (copiste), *bibliopegus* (relieur), *bibliophagus* (« dévoreur » de livres), *bibliophylas* (bibliothécaire), *bibliopolica* (vente de livres), *bibliopolicus* (libraire), *bibliopolium* (librairie), *bibliopolius* (de libraire), *bibliotaphus* (quelqu'un qui « enterre ses livres », c'est-à-dire qui refuse de les prêter). Cette profusion de termes dérivés du mot livre témoigne, me semble-t-il, de l'importance de la chose aux yeux des humanistes. Ed. Tellier n'oublie pas le rôle joué par le livre dans la diffusion de l'humanisme et il évoque naturellement les figures de Thierry Martens et de Christophe Plantin. À ceux qui chercheraient un beau texte sur l'imprimerie comme véhicule de l'humanisme,

on signalera l'adage *Festina lente* d'Érasme, qui rend hommage à l'activité de l'imprimeur vénitien Alde Manuce :

« Si seulement quelque divinité amie des belles-lettres voulait se pencher favorablement sur les aspirations les plus nobles et pleinement royales de notre cher Alde, et si les auspices lui étaient favorables, je puis faire une promesse aux érudits, et leur assurer sa réalisation dans l'espace de très peu d'années : ils pourront disposer de toutes les œuvres des bons auteurs en quatre langues – latin, grec, hébreu et chaldéen – quelle que soit la matière traitée, des œuvres complètes avec leurs corrections, et tout cela, par le labeur d'un seul homme. Nul ne sera privé d'aucun secteur du champ littéraire. Dès que l'événement se produira, il deviendra alors manifeste qu'un nombre considérable de bons manuscrits restent encore cachés, soit qu'ils aient été soustraits à notre vue par négligence, soit qu'ils aient été gardés secrets par l'ambition de quelques-uns auxquels une seule chose tient à cœur : passer pour avoir le monopole du savoir. Alors, en fin de compte, on connaîtra de combien de fautes monstrueuses sont entachées même les œuvres de ces auteurs dont on estime aujourd'hui que la correction est suffisante. Quiconque souhaitera s'en faire une opinion, en y goûtant, pour ainsi dire, de lui-même, pourra comparer l'édition des *Lettres* de Plinie qui va incessamment sortir des presses aldines avec celles qui sont répandues aujourd'hui dans le public; et ce qu'il aura trouvé chez Plinie, il pourra l'attendre aussi des autres auteurs. C'est, par Hercule, un travail herculéen et digne de l'esprit d'un roi, que de restituer à l'univers un édifice aussi divin qui était pratiquement ruiné de fond en comble, d'explorer des recoins cachés, de déterrer des trésors enfouis, de rappeler à la vie ce qui avait péri, de réparer les pièces mutilées, de restaurer des textes dépravés de multiples façons, principalement par la faute de ces piètres imprimeurs pour qui le gain d'une seule pièce d'or est plus précieux que la littérature dans son ensemble. [...] L'homme qui relève de ses ruines la culture littéraire (et c'est presque plus difficile que d'en avoir été l'initiateur) construit tout d'abord une œuvre sacrée et immortelle, et il se met, en second lieu, au service, non pas d'une seule province, mais de tous les peuples de l'univers et de toutes les générations. C'était jadis la fonction des princes, et parmi eux, celle de Ptolémée, pour sa plus grande gloire. Mais sa bibliothèque était contenue entre les murs étroits de sa propre demeure, alors qu'Alde est en train d'édifier une bibliothèque qui n'a pas d'autres limites que le globe terrestre lui-même ¹¹. »

¹¹ *Érasme*, coll. « Bouquins », p. 124-126.

Si Érasme est considéré comme le prince des humanistes, n'est-ce pas aussi parce que, mieux que tous les autres, il a su, dans des pages comme celles-là, définir l'esprit même de la Renaissance et surtout, dans le *Cicéronien* notamment, poser les vrais problèmes : celui de la nature et des limites du retour aux sources, celui du passage du paganisme au christianisme, celui du fond et de la forme, et de leur adéquation ? Le style, dit-on, c'est l'homme. Celui qui maîtrise l'art de la parole, disent les humanistes, excelle dans ce que l'homme a d'essentiellement humain et mérite donc davantage le nom d'homme. Mais parler, bien parler, c'est aussi mettre ses actions en accord avec ses discours. Aussi l'humanisme est-il un art de vivre autant qu'un art de dire, une éducation au sens le plus fort du terme : « On ne naît pas homme, écrit Érasme, on le devient ¹². » L'*humanitas* n'est pas un cadeau qui tombe du Ciel : c'est à l'homme, rappelle Pic de la Mirandole dans cette charte de l'humanisme qu'est l'*Oratio de dignitate hominis*, qu'il appartient de déterminer son essence ¹³. Plus près de nous, un autre humaniste, Vercors, ne parle pas autrement : « L'humanité n'est pas un état à subir. C'est une dignité à conquérir. »

Franz BIERLAIRE

¹² Sur Érasme « maître à vivre », on lira le tout nouvel ouvrage de J.-Cl. MARGOLIN, *Érasme précepteur de l'Europe*, Paris, Julliard, 1995.

¹³ Deux traductions françaises de l'*Oratio* ont paru récemment, l'une par Y. HERSANT (Combas, Éd de l'Éclat, 1993), l'autre par O. BOULNOIS et G. TOGNON, qui donnent également à lire les autres *Œuvres philosophiques* de Pic (Paris, PUF, 1993).

La mission des pédagogues belges au Pérou en 1903

L'histoire contemporaine du Pérou reste méconnue. Le « Pays de l'Or » a toujours frappé les imaginations, mais la crise socio-économique et politique qu'il a connue dans les années 1980, relayée par des médias obnubilés par les effets du choléra, le commerce de la drogue, les sinistres exploits terroristes du Sentier lumineux et leur répression militaire, a simplifié son image, au détriment d'une réalité historique riche et dense qui mérite une approche plus complète et plus objective. Alors que le Pérou émerge progressivement de cette crise, il s'agit de tracer les pistes d'une histoire dégagée des préjugés eurocentristes, pour en saisir la complexité en profondeur. Une lecture nouvelle des relations entre la Belgique et le Pérou peut être un bon vecteur de cette approche, car elle implique un examen de questions qui touchent aux aspects les plus divers des rapports entre les États et entre les hommes ¹.

Nous nous proposons de mettre ici l'accent sur la contribution apportée par la Belgique au système éducatif péruvien au début du XX^e siècle, en relatant un épisode mal connu d'une histoire que l'on pourrait qualifier de commune entre la Belgique et le Pérou, si la distance considérable qui les sépare n'était pas de nature à rendre a priori difficiles des relations suivies entre les deux pays. On observera toutefois que ni les barrières naturelles, ni les obstacles culturels n'ont empêché l'aboutissement

¹ J. DEQUENNE, *Amérique latine : Essai de bibliographie des ouvrages belges publiés sur l'Amérique latine (1875-1962)*, coll. « Bibliographia Belgica », Bruxelles, Commission belge de bibliographie, 1965. Voir aussi L. LIAGRE et J. BAERTEN, *Guide des sources de l'histoire d'Amérique latine conservées en Belgique*, Bruxelles, Archives Générales du Royaume, 1967. Des dossiers concernant la Mission belge sont conservés aux Archives du Ministère des Affaires étrangères, *Émigration*, dossiers n°s 2976 et 10 044.